

LES SEIZE ANS DE LUCIENNE

VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR M. ÉLIE FRÉBAULT

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 6 AVRIL 1861

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

BONAMY.....	MM. PATONNELLE.
ROGER.....	CHANDORA.
BENOIT, vieux domestique de Bonamy.	JEAULT.
JEAN, valet de chambre de Roger.....	MARCILLET.
LUCIENNE, fille de Bonamy.....	M ^{lle} ANNA BELLANGER.
MADAME DUPONT, sœur de Bonamy..	M ^{me} MASSON.

Un Salon à la campagne. Vases de fleurs; tableaux appendus aux murs. Porte et fenêtres au fond donnant sur un jardin. Portes à droite et à gauche, sur des appartements. Un guéridon, à gauche; chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

BENOIT, JEAN.

BENOIT. J'en suis bien fâché, mon garçon, j'en suis bien fâché, mais vous ne pouvez nous convenir.

JEAN. C'est donc votre dernier mot, monsieur Benoît?

BENOIT. Je vous l'ai déjà dit, je vous l'ai déjà dit : monsieur ne prend à son service que des gens très-mûrs, comme moi, ou très-contrefaits et très-lajds; vous êtes suffisamment laïd, j'en conviens, mais vous n'êtes pas assez contrefait... C'est certain.

AIR : *Amis, dépouillons nos pommiers.*

Ici monsieur ne veut souffrir

Que des caricatures

Autour de lui, c'est son plaisir.

D'avoir d'atroc' figures!

Des dos biscornus

Ou des nez camus,

Des jamb' en manch' de veste,

Ça fait son bonheur...

Il aime la laideur!

JEAN, à part.

Ça se voit bien du reste!

BENOIT.

Je regrette bien, mon garçon,

Que vot' physiqu' s'oppose

A votre entrée à la maison,

Je vous en dis la cause...

Ah! si vous étiez

Dans les estropiés,

Ici vous pourriez plaire!

Boiteux ou tortu,

Bancal ou bossu,

Vous feriez notre affaire!!!

JEAN. Bossu ou bancal, c'est donc ici un établissement orthopédique?

BENOIT, brusquement. Eh non! (Avec douceur.) J'en suis fâché vraiment, car vous m'avez l'air de bien entendre le jardinage; mais voyez-vous, tel que vous êtes, il n'y faut pas penser... il n'y faut pas penser... Ah! si vous étiez seulement.....

JEAN. Bossu ou bancal, merci! (A part.) Diable! il faut pourtant que je sache...

(Haut.) Mais enfin, monsieur Benoît, c'est donc un tic qui tient monsieur Bonamy?

BENOÎT. Un tic?...

JEAN. Dame, ça n'est guère naturel de vouloir s'entourer que de gens contrefaits... de ne décorer ses appartements que de caricatures, comme celles qui sont là; de... (il désigne les tableaux.)

BENOÎT, mystérieusement. Chut! ne parlons pas de ça, ne parlons pas de ça!

JEAN, de même. Il y a donc quelque chose là-dessous?

BENOÎT, de même. Chut! vous dis-je.

JEAN. Ah! monsieur Benoît! vous m'effrayez.

BENOÎT, haussant les épaules. Vous êtes un imbécile, mon garçon, vous êtes un imbécile. Il n'y a là dedans rien d'effrayant, c'est une idée à monsieur; voilà tout.

JEAN. Est-ce que c'est aussi une idée à la demoiselle, monsieur Benoît?

BENOÎT, avec brusquerie. La demoiselle? qui est-ce qui vous a parlé de mademoiselle? Est-ce qu'elle s'occupe de ces choses-là, la pauvre chère enfant, est-ce qu'elle s'en occupe?

JEAN. Ah!... elle ne s'en occupe pas?

BENOÎT. Ah! bien oui!... il n'y a que.... (Il regarde Jean.)

JEAN, avidement. Il n'y a que...?

BENOÎT. Ah ça! mais, de quoi vous mêlez-vous? vous! de quoi vous mêlez-vous?

JEAN, à part. Ah! diantre!

BENOÎT. C'est vrai ça! vous m'ennuyez avec vos questions. Je vous ai dit que vous ne nous conveniez pas; voilà tout; c'est une affaire finie. Bonjour, bonjour.

JEAN, à part. Il faut pourtant.... (Haut.) Malgré ça, c'est drôle tout de même, monsieur Benoît...

BENOÎT, impatienté. Voulez-vous bien me laisser tranquille, voulez-vous me laisser tranquille?

JEAN. C'est bon, on s'en va, monsieur Benoît, on s'en va. (A part.) Allons toujours prévenir monsieur Roger. (Il sort par le fond.)

SCÈNE II

BENOÎT, seul, mettant le thé.

En voilà un bavard... comme si ça le regardait que monsieur ait la manie.... C'est comme le docteur Balandin, qui est toujours à s'informer de ceci, de cela, à demander si on ne reçoit pas de visites, si mademoiselle ne s'ennuie pas, que sais-je? Quest-ce que ça peut lui faire à ce médecin

et à son grand nigaud de fils? Quand je dis médecin, il n'y a que monsieur qui ait confiance en lui: il n'y a que monsieur. Mais aussi, en fait de crédulité, il vaut à lui seul toute frite d'Henriette. C'est certain...

AIR: *Paul l'oublier.*

Il croit à tout! l'homme candide,

Il croit à tous les boniments,

Aux réclames des charlatans,

A la tête de bois d' l'invalidé.

Par le dram' le plus dépravé,

Son cœur crédule est captivé...

Il croit toujours qu' c'est arrivé!...

Il se laisse prendre à toutes les ficelles;

Il croit à la vertu... surtout

A la candeur de ces d' moiselles!...

Enfin, l' pauvre homme!... il croit à tout.

Mais ce ne sont pas là mes affaires, ce ne sont pas mes affaires, et j'ai tort de m'en occuper... (A part.) Aussi, pourquoi que vous me faites causer comme ça, vous....?

BONAMY, venant de gauche, premier plan. Benoît!... qui est-ce qui l'a sorti d'ici?

BENOÎT. Monsieur, c'est un garçon qui se présentait pour le service du jardin; je viens de le renvoyer.

BONAMY. Est-ce qu'il n'est pas assez...?

BENOÎT. Non monsieur, je ne le trouve pas suffisamment!...

BONAMY, s'interrompant. C'est bien.

BENOÎT. Si monsieur voulait déjeuner?... (Il passe de l'autre côté; (entre plus.)

BONAMY. Ma fille est-elle descendue?

BENOÎT. Voici mademoiselle.

BONAMY. C'est bien. Sers-nous. (Benoît va chercher le thé.)

LUCIENNE, entrant de gauche, deuxième plan. Bonjour, père! (Elle l'embrasse.)

BONAMY. Tu as bien dormi, chère enfant?

LUCIENNE, joyeusement. J'ai fait des rêves d'or!

BONAMY, effaré, à part. Les rêves sont les moustiques de l'imagination. (Haut.) A quoi as-tu rêvé?

LUCIENNE. Oh! je ne sais plus, moi, et puis j'ai été respirer le printemps dans le bosquet! Oh! c'était ravissant! Les petits oiseaux s'éveillaient sous la feuille, les lis et les jacinthes s'entr'ouvraient aux premiers rayons du matin, la brise de mai murmurait doucement entre les talens; c'était un concert de chants et de parfums! la prière du matin, des oiseaux et des fleurs!... Oh! mon père! que c'est beau le printemps et que le bon Dieu est bon! (Elle passe derrière son père et s'assied au guéridon de gauche; au premier plan.)

BONAMY, à part. Cette exaltation m'épou-

vante! L'exaltation est la fièvre scarlatine du cœur!... (Il se met à table. Lucienne s'assied également. Ils déjeunent.)

LUCIENNE. Mais qu'as-tu, père?...

BONAMY. J'ai.... bon appétit.

LUCIENNE. Tu parais contrarié?

BONAMY. Moi! du tout... Je me suis brûlé, le café était trop chaud!...

BENOÎT. C'est la faute du feu, monsieur, c'est la fauté du feu.

BONAMY. Benoît.... laisse-nous.

BENOÎT. Avec plaisir, monsieur! avec plaisir. (Il sort par le fond.)

BONAMY. Lucienne!.....

LUCIENNE. Père?

BONAMY. Défie-toi, mon enfant, de cette romanesque sensiblerie dont tu as l'habitude; c'est un enfantillage. Voilà que tu as seize ans, tu n'es plus une petite fille, il ne faut pas penser et parler comme il y a dix ans.

LUCIENNE. Mais, père, il y a dix ans que je ne pensais pas ainsi, je ne comprenais pas comme aujourd'hui les sublimes beautés de la nature, je ne...

BONAMY. Prends-tu du beurre?

LUCIENNE. Merci.

BONAMY. Tu exagères tout. Je ne connais rien de plus insipide que les criailleries de ces moineaux, qui infestent le bosquet et mangent nos graines. (A part.) Je ferai poser des pièges. (Haut.) Les jacinthes portent à la tête...

LUCIENNE. Oh! mon père!

BONAMY, à part. Je les ferai arracher et je mettrai des colzas à la place. (Haut.) La brise de mai, quand je sors le matin, me donne des rhumes de cerveau.

LUCIENNE. Eh quoi! tu n'admires pas comme moi...

BONAMY. Un peu de crème?

LUCIENNE. Merci.

BONAMY. Ce que tu me contes là, vois-tu? c'est un tas de billevesées à l'usage de cette partie râpée de la société qu'on appelle des poètes, qui voudrait persuader au public que le piaillage des oiseaux n'assourdit pas la tête, que le vent qui souffle à casser mes tuiles peut servir à autre chose qu'à faire tourner les ailes de mon moulin et que l'eau de ma rivière ne coule pas dans mon pré uniquement pour faire mouvoir les roues de ma scierie mécanique.

LUCIENNE. Père, qu'est-ce que c'est qu'un poète?

BONAMY. Un poète c'est un individu qui n'a pu réussir à attraper un diplôme d'avocat ou de médecin, qui, n'ayant pas assez

d'argent pour acheter une étude de notaire ou un fonds d'épicerie, s'amuse alors à aligner les uns au-dessous des autres une certaine enfilade de mots finissant tous par la même consonnance, et s'obstine à faire voir en beau tout ce qu'il y a de laid autour de nous; en un mot des gens qui s'occupent à faire passer des vessies pour des lanternes, voilà!

LUCIENNE, rêvant. Ah!... (Elle se lève et passe devant son père.)

BONAMY. Eh bien, voyons, qu'est-ce que tu as?

LUCIENNE, rêveuse. Pourtant!... Quand le ciel est bien limpide, la terre toute verte et que je me promène toute seule entre deux haies fleuries d'aubépines... je me sens émue sans savoir pourquoi... et mon cœur bat plus fort dans ma poitrine...

BONAMY. Ton cœur? ah! mon Dieu! Lucienne, je ne veux plus que tu te promènes toute seule, entends-tu. (A part.) Son cœur! miséricorde! qui diable lui a dit, qu'elle avait un cœur?

LUCIENNE. Mais, père....

BONAMY. Tu es un enfant, te dis-je! ton ciel est d'un bleu fade et ressemble au papier qui entoure les pains de sucre! les arbres sont bêtes à force d'être verts! Quand nous avons besoin d'eau, le soleil nous grille tout, et quand il nous faudrait du soleil, c'est la pluie qui tombe!... on voit bien, enfant! que tu ne fais pas de l'agriculture!

LUCIENNE. Vous ai-je fâché, père?

BONAMY, l'embrassant. Non, ma chérie, non, mais je n'aime pas à te voir prise d'enthousiasme pour un tas de pauvretés. (A part.) L'enthousiasme est la névralgie de l'intelligence!... (Haut) tu m'affliges, vois-tu, avec les idées que tu te fais des choses.

LUCIENNE. Mais, père! tu conviendras cependant que dans la vie....

BONAMY. Parlons-en de la vie! c'est gracieux de vivre! ça vaut-il la peine d'ouvrir les yeux? toutes nos entreprises n'ont qu'un commencement, la maison que nous édifions est pour nos héritiers! la robe de chambre que nous faisons ouater avec amour pour envelopper notre vieillesse servira à faire des langes à nos petits-enfants! Oh! si tu savais ce que c'est que la vie!... si tu voyais quel tourbillon de misères la société soulève autour d'elle!... la créature humaine, mon enfant, n'est autre chose qu'une machine créée exprès pour la douleur, et dont l'organisation se détraque à chaque instant comme une mauvaise pendule.

LUCIENNE. Comment, père, on est donc né pour souffrir alors ?

BONAMY. Et pourquoi diable serait-on né ? est-ce que la douleur ne se tient pas derrière tous les plaisirs ? Les humains sont des rats gourmands qu'elle attire à elle avec un lardon d'agréable odeur. Vous êtes à l'ombre de votre jardin, et vous vous écriez : « Oh ! la belle rose ! » et la rose vous pique. « Oh ! le beau fruit ! » il y a une guêpe dedans, et le fruit vous mord.

LUCIENNE. Mon Dieu ! père, comme tu me désenchantés !

BONAMY. Que veux-tu, ma Lucienne ! ce n'est pas ma faute si tout est faux ici-bas.

AIR : *De la Petite gouvernante.*

Car les oiseaux, les hommes et les plantes,
Tout est fort laid ; ce qui te paraît beau,
Tes rossignols, tes arbres que tu vantes,
Tout ça, c'est bête à couper au couteau ;
Puis, en tout cas, c'est loin d'être nouveau !
Un champ de blé vaut mieux que ta verdure ;
A ce sujet consulte un laboureur !
Et l'homme n'est que la caricature
De son habile créateur ! (Bis)

LUCIENNE. Mais, père, comment se fait-il que l'homme, créé à l'image de Dieu... ?

BONAMY, l'interrompant. Il s'agit bien de la création ! parbleu ! les hommes étaient sans doute très-beaux autrefois... avant la révolution...

LUCIENNE. Ah !

BONAMY. Mais depuis... ça a bien changé. (A part.) Je patauge. (Haut.) Tiens ! (Montrant les tableaux, il monte un peu ; Lucienne passe au premier plan) tu vois des échantillons de la race humaine, et encore, note bien, Lucienne, que ce sont là des hommes d'élite ; ainsi, juge du reste.

LUCIENNE. Mais, père, pourquoi donc ça a-t-il changé comme ça ?

BONAMY, embarrassé. Ah ! pourquoi ! pourquoi ! c'est une question... d'histoire naturelle...

LUCIENNE. Ah !...

BONAMY, à part. Décidément je patauge. (Haut.) Allons ! il faut que j'aille voir si Benolt m'a trouvé un jardinier, il y a au jardin des laitues qui demandent à boire. Ton beau soleil !... il vous ferait de jolie besogne... sans le jardinier. Adieu, mon enfant ! embrasse-moi, et ne te forge plus de chimères. Il n'y a de vrai dans la vie, ma Lucienne, que les choses sérieuses, et l'affection de ton vieux bonhomme de père...

LUCIENNE, l'embrassant. Bon père chéri !...

BONAMY. Je te le répète, chère enfant, les

jacinthes et les aubépines ne valent pas un plant d'asperges, et pour tous les chanteurs du bosquet je ne donnerais pas un seul dindon de la basse-cour.

ENSEMBLE.

AIR : *Vive un bal au Jardin d'hiver !*

BONAMY.

Ça m'empêche de digérer
Quand elle parle de la sorte ;
Je veux que le diable m'emporte
Si je sais comment m'en tirer !

(Il sort par le fond.)

LUCIENNE.

Oui ! je me sens prête à pleurer
Quand j'entends parler de la sorte.
Hélas ! mon père en vain m'exhorte,
Ses discours me font soupirer !...

SCÈNE III

LUCIENNE, revenue, elle vient s'asseoir sur la chaise à droite. Est-il possible, mon Dieu ! tout ça me semblait si beau ! je vois donc autrement que les autres ? c'est que je suis si ignorante ; je ne sais que coudre et broder, moi ; je n'ai pas étudié dans les livres, mon père ne m'en a jamais donné. (Se levant, souriant mystérieusement.) Pourtant... un jour... au grenier j'ai trouvé, au fond d'un vieux coffre à linge, un gros vilain bouquin à moitié déchiré par les souris. Le livre était bien laid, mais il y avait dedans de bien jolies choses. J'ai été me cacher dans les lilas et puis... je l'ai lu. Ça parlait de chevaliers qui se battaient pour soutenir que leur dame était plus belle que toutes les autres, et puis... ils s'aimaient... oh ! mais de tout leur cœur. C'était gentil... le livre disait qu'ils étaient tous très-beaux chevaliers ; il paraît que cela se passait avant la révolution... et puis, quand j'avais lu ça, j'étais toute triste... j'avais envie de pleurer, j'aurais voulu, moi aussi avoir un chevalier qui se battît pour moi. (Elle rêve.)

ROGER, dans la coulisse.

AIR : *De M. Oray.*

C'est le printemps qui nous arrive,
Adieu, l'hiver ! salut, beaux jours !
J'entends là-bas l'hirondelle et la grive ;
Voici la saison des amours.

LUCIENNE. Mon Dieu ! qu'est-ce que j'éprouve, il me semble que j'ai déjà entendu

cet air... Autrefois... J'ai comme un vaguesouvenir! (Fredonnant.) Voici la saison des amours... (Elle reste quelques instants rêvée.) Mais qui donc chante ainsi?... Il faut que je m'informe. (Elle se dirige vers le fond; fausse sortie.)

SCÈNE IV

LUCIENNE, MADAME DUPONT.

MADAME DUPONT, à la cantonade. Je vous dis que je suis la sœur de monsieur Bonamy. Que de cérémonies pour entrer, mon Dieu! Après ça, depuis le temps, on a bien pu oublier ma figure. Six ans, quel laps! Une jeune fille! Ce doit être ma nièce. Mon enfant, vous ne me reconnaissez pas, ce n'est pas étonnant, venez que je vous embrasse; je suis votre tante.

LUCIENNE, l'embrassant. Ma bonne tante Rose! qui me faisait danser sur ses genoux quand j'étais toute petite?...

MADAME DUPONT. Chère enfant! Je vois que tu ne m'as pas oubliée tout à fait, toi, comme mon cher frère.

LUCIENNE. Oh! chère tante Rose, moi vous oublier!...

MADAME DUPONT. Mon enfant! Ne m'appelle plus Rose, (souriant) c'est une coquetterie.

LUCIENNE. Comme mon père sera heureux de vous revoir! Permettez que j'aille le prévenir. (Fausse sortie, sa tante la retient.)

MADAME DUPONT. Causons d'abord un peu. Mais attends donc que je te regarde; comme te voilà devenue belle!... comme te voilà grande!... Oh! mon Dieu!... Comme ça me vieillit!... Tiens, embrasse-moi encore!

LUCIENNE, l'embrassant. Bonne tante!..

MADAME DUPONT. Ah çà! tu ne dois pas être loin de tes seize ans, toi?

LUCIENNE, sûrement. Je les ai depuis quinze jours. Et vous, chère tante?

MADAME DUPONT, souriant. Mon enfant! J'ai l'âge où l'on ne s'appelle plus Rose.. Sais-tu que te voilà bonne à marier?

LUCIENNE, effrayée. Oh! Qu'est-ce que vous dites là?...

MADAME DUPONT. Quoi! Ce mot t'effraye?...

LUCIENNE. Non, ma tante! Mais c'est que ça me paraît... si drôle, ce que vous me dites...

MADAME DUPONT, riant. Ah! tu trouves ça drôle, toi?

LUCIENNE. Dame, vous savez bien...

MADAME DUPONT. Non, je ne sais pas.

LUCIENNE. Est-ce que vous vous êtes mariée, vous?

MADAME DUPONT. Deux fois, ma chère.

LUCIENNE. Deux fois! grand Dieu!

MADAME DUPONT. Comme tu dis cela!

AIR : De la Sirène.

Quoi! le mariage
Te fait peur, enfant?
Quand j'avais ton âge,
J'en disais autant.
Je tentai l'épreuve
Dans un bref délai!
Puis... quand je fus veuve...
Je recommençai!...
Oui! mon cœur palpita
A ce souvenir!
Le sien bat plus vite...
Je la vois rougir...
Divine étincelle
Embrassait mes jours.
Que la vie est belle
Au temps des amours.

Mais dis-moi ce que tu trouves de si drôle à ça?

LUCIENNE. Dame! les hommes sont...

MADAME DUPONT. Sont?...

LUCIENNE. Si laids!...

MADAME DUPONT, riant. Comment?... si laids?...

LUCIENNE, vivement. Du moins depuis la révolution.

MADAME DUPONT, riant. Quel galimatias me fais-tu là? Voyons, je ne comprends pas. Que veux-tu dire?

LUCIENNE. Eh bien, ma tante, je veux dire qu'aujourd'hui les hommes sont si laids, si laids, qu'on ne peut songer à se marier. C'est mon père qui me l'a dit.

MADAME DUPONT. Ah! bah! ton père t'a dit ça?

LUCIENNE. Oui, ma tante.

MADAME DUPONT. Ah!...

LUCIENNE. Vous paraissez étonnée? Mais vous savez cela mieux que moi.

MADAME DUPONT. Tu ne vas pas dans le monde, mon enfant?

LUCIENNE. Pourquoi faire?... (Elle monte; madame Dupont passe devant elle.)

MADAME DUPONT. Tiens! tiens! tiens! Je gage que tu n'es jamais sortie de cette campagne; que tu n'as jamais été jusqu'à la ville?

LUCIENNE. Jamais, ma tante... Oh! Je ne m'en plains pas. J'ai ici un beau bosquet! Un grand jardin, pour me promener et mon père est si bon, si affectueux pour moi, que je n'ai jamais cherché à le contrarier là-dessus, il m'a dit que les jeunes filles ne doivent pas sortir de chez elles.

MADAME DUPONT. Tu ne reçois donc jamais personne?

LUCIENNE. Non, ma tante.

MADAME DUPONT. Tiens! tiens! tiens! alors il ne songe pas à te marier, ton père?

LUCIENNE. Oh! mais je ne le voudrais pas, moi.

MADAME DUPONT. Voyons, ma chère nièce, tu crois donc décidément que tous les hommes ressemblent...?

LUCIENNE, indiquant les tableaux. A ces portraits que vous voyez? Sans doute, et encore notez, ma tante, que ce sont des hommes d'élite, à ce que dit mon père.

MADAME DUPONT. Ainsi, tu l'imagines que chaque individu du genre masculin est copié sur le modèle... (Regardant les tableaux) d'Esopé le Phrygien... du duc de Gloucester... de Sou-louque. Eh bien, j'en ferai compliment à mon cher frère; il a là un joli échantillon de la race humaine. (Songeant.) Ah çà! quel est le but de Bonamy? Ne pas marier cette enfant? Mais pourquoi? et cette reclusion? je m'y perds.

LUCIENNE. A quoi songez-vous, ma tante?

MADAME DUPONT. Je songe que c'est le ciel qui m'envoie ici pour te dire, ma pauvre petite, que... ton père est un drôle de corps.

LUCIENNE. Que dites-vous?

MADAME DUPONT. Voyons! Est-ce que tu crois... là... bien franchement... tout ce qu'il te dit? Est-ce que ton imagination ne se révolte pas en l'entendant parler? Est-ce que... là... dans ton petit cœur... il n'y a pas un instinct...?

LUCIENNE, vivement. Oh! si, ma tante!

MADAME DUPONT. Allons donc! J'en étais sûre! vois-tu, ma mignonne, il y a encore du bon sur la terre, et les hommes ne ressemblent pas tous à ces portraits que mon cher frère a choisis parmi les plus outrageusement laids des temps antiques et rhodernes.

LUCIENNE, vivement. Oh! ma chère tante que me dites-vous là?

MADAME DUPONT. Pauvre chère enfant!

LUCIENNE. Eh bien, mais alors vous ne trouvez donc pas, comme mon père, que le ciel a l'air d'un papier à pain de sucre, et que les rivières ne sont faites que pour tourner des roues de moulin?

MADAME DUPONT, riant. Pas le moins du monde, chère petite.

LUCIENNE. Cela vous fait rire?

MADAME DUPONT. Ne crois pas que je plaisante, va, mon enfant. On trouve encore de bonnes choses en ce monde.

LUCIENNE, rêveuse. Oh! mes rêves! mes rêves!

MADAME DUPONT, avec émotion. Tes rêves, ma fille! ce sont les deux instincts de ton cœur qui s'éveille au soleil de tes seize ans! c'est la voix de la nature qui te crie: Marche avec confiance, enfant! Va, tu as de beaux jours à vivre!... (L'embrassant.) Crois-moi, mignonne, tout n'est pas couleur de noir ici-bas, et le bon Dieu est un bon ouvrier!

LUCIENNE, émue. Oh! chère, chère tante!... ce langage... je le comprends... et pourtant il est nouveau pour moi! O mon vieux frère du grenier, comme je vais te relire sous les lilas!... (Bonamy parle au fond.)

MADAME DUPONT. J'entends la voix de mon frère, laisse-moi avec lui. (Elle l'embrasse.)

LUCIENNE. A bientôt, bonne chère tante!... (Elle sort par la porte au fond, deuxième plan.)

SCÈNE V

MADAME DUPONT, BONAMY, puis BENOIT et ROGER, contrefaît.

MADAME DUPONT. Ah! vous voilà donc enfin!

BONAMY. Bonjour, ma chère sœur, bonjour, depuis quand êtes-vous ici?

MADAME DUPONT. J'arrive, et ma première visite est pour vous, et ma chère nièce a-t-elle grandi, cette charmante enfant!

BONAMY. Il y a si longtemps que vous nous avez quittés! vous avez laissé un enfant...

MADAME DUPONT. Et je trouve une demoiselle... bonne à marier...

BONAMY, vivement. Et cette chère santé?

MADAME DUPONT. Merci, mon ami, elle a toujours été bonne, et depuis la mort de monsieur Dupont, vous savez que je me trouve à la tête d'une assez jolie fortune...

BONAMY. Oui, je sais que...

MADAME DUPONT, avec intention. Et c'est moi qui veux doter l'enfant quand elle se...

BONAMY, l'interrompant. Avez-vous remarqué les embellissements que j'ai fait exécuter ici?

MADAME DUPONT. Ne m'en parlez pas, ce n'est plus reconnaissable, et le petit Roger, qu'en avez-vous fait?

BONAMY. Il voyage pour étudier son art.

MADAME DUPONT. J'aurais bien voulu le revoir. Est-ce qu'il y a longtemps qu'il est parti?

BONAMY. Non... six ans tout au plus.

MADAME DUPONT. Six ans!... Juste en même temps que moi alors?

BONAMY, avec embarras. En mourant, son père, mon vieil ami, m'a fait promettre de veiller sur lui, et de le pousser dans la carrière

pour laquelle il montrera le plus d'aptitude.

MADAME DUPONT, ironiquement. Et il a choisi celle de voyageur?

BONAMY, avec embarras. Il a voulu être peintre, et vous comprenez qu'un peintre, pour se former, a besoin de voir l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, la Suisse...

MADAME DUPONT. Et même la Chine. (A part.) Je commence à comprendre. (haut.) Et... l'attendez-vous bientôt?

BONAMY. Un artiste ne peut végéter à la campagne, sous peine de tourner au champignon, Roger restera à Paris, c'est le seul moyen d'arriver à quelque chose. (A Benoît qui entre avec Roger, déguisé et contrefait.) Mais qu'est-ce?

BENOÎT. J'amène à monsieur ce garçon qui se présente pour remplacer le jardinier.

BONAMY. Voyons, approche mon garçon. (à l'examine.) Très-bien, il me va, Benoît, montre-lui de suite ce qu'il y a à faire, nous verrons s'il entend sa besogne. (Benoît enlève le thé, Roger le suit, et ils sortent par le fond.)

MADAME DUPONT, les suivant et revenant au deuxième plan; avec intention. Ah çà! mon frère, on dirait que vous choisissez vos gens parmi les spécimens les plus contrefaits du genre humain; quelle manie avez-vous là? Déjà, à mon entrée ici...

BONAMY, vivement. Oh! c'est un effet du hasard.

MADAME DUPONT, riant. Bah! laissez donc!

BONAMY. Hein?

MADAME DUPONT. Je dis: Bah! laissez donc!

BONAMY, effarouché. Comment?

MADAME DUPONT. Croyez-vous que c'est à une veuve de mon expérience qu'on peut conter de pareilles... sornettes?

BONAMY, l'interrompant. Ma sœur! Qu'entendez-vous par là?

MADAME DUPONT. Mon frère! J'entends, j'entends ce qu'il faut entendre...

BONAMY. Mais enfin!...

MADAME DUPONT. C'est-à-dire que vous avez un motif pour vous entourer de la sorte.

BONAMY. Comment! comment! un motif?...

MADAME DUPONT. Et ce motif, mon frère, je l'ai deviné.

BONAMY, étourdi. Chut! au nom du ciel!...

MADAME DUPONT. Ah! vous avouez donc...

BONAMY, avec effort. Eh! bien oui! (vivement.) Mais écoutez-moi, chère sœur, et jugez la situation...

MADAME DUPONT. Je suis toute oreille. (elle s'assied à côté.)

BONAMY, prenant une chaise à gauche et se mettant à côté d'elle. Sachez donc que, quelques temps après votre départ, Lucienne avait alors dix

ans, j'allai consulter sur sa santé qui m'inspirait de vives inquiétudes, le médecin de notre famille...

MADAME DUPONT. Ah! oui, le docteur Balandin?

BONAMY. Justement...

MADAME DUPONT. Je n'ai jamais pu sentir ce médecin-là; il a du renard dans la face et de l'épervier dans le nez...

BONAMY. Que voilà bien des raisons de femme! l'homme le plus savant! il m'a démontré clair comme le jour que ma pauvre enfant avait toutes les dispositions de sa mère à cette fatale maladie, vous savez?

MADAME DUPONT. Hélas! oui! maladie qui nous l'enleva cette chère Clotilde... un anévrisme.

BONAMY. Il m'engagea à me retirer à la campagne avec Lucienne, et à y vivre dans la retraite la plus absolue, afin de la mettre complètement à l'abri des émotions ordinaires de la vie, sinon...

MADAME DUPONT. Sinon, quoi?

BONAMY. Sinon... il ne répondait pas de son existence... Alors vous concevez, ma sœur, que je pris les plus grandes précautions pour sauvegarder ma fille chérie, et l'éloigner du contact brutal des sentiments et des idées capables de faire palpiter l'organe menacé...

MADAME DUPONT. Je comprends maintenant!

BONAMY. A partir de ce moment, je fis voyager le jeune Roger qui avait été élevé avec Lucienne depuis la mort de son père, et tous les jours, je m'efforce de comprimer l'essor d'une imagination ardente et jeune, et d'un cœur neuf encore, mais qui ne demande qu'à s'ouvrir aux impressions les plus dangereuses!...

MADAME DUPONT. Et vous ne vous apercevez pas, malheureux, que vous la tuez à petit feu, notre pauvre Lucienne? qu'elle s'étirole dans la vie que vous lui avez faite?

BONAMY. Comment, chère sœur?

MADAME DUPONT, se levant et passant devant lui. Oh! l'insensé qui croit pouvoir s'opposer au vœu de la nature! comme si une âme aimante pouvait rester complètement insensible; observez avec attention l'égoïste le plus endurci! vous finirez par trouver, comme une petite fleur entre des pierres, une affection cachée sous un pli de son âme...

AIR : *De Rose et Marguerite.*

Il faut toujours qu'on aime quelque chose,
De cette loi nul ne peut s'affranchir;

Le cœur humain jamais ne se repose,
A la nature il lui plait d'obéir.

Voyez, d'abord, la blonde jeune fille,
A l'œil rêveur, qui n'a pas d'amoureux,
Aimer ses fleurs, ses oiseaux, sa charmille,
En attendant un amour sérieux.

Le prisonnier, dont l'âme résignée
N'écoute point la voix du désespoir,
Aime une mouche, un rat ou l'araignée
Qui fait sa toile au coin du cachot noir.

Les mendiants, sans abris, sans familles,
De tout leur cœur aiment le pauvre chien
Qui lèche encor leur main sous les guenilles
Et qui leur reste, hélas! pour seul soutien.

Quand il n'est plus rien d'animé sur terre,
Où notre cœur puisse encore s'épancher,
Dans son horreur du vide, à la matière
Avec ardeur on le voit s'attacher.

Pour les vieux pots et pour les vieilles nippes,
De l'antiquaire on sait la passion;
Le Hollandais est fou de ses tulipes,
Et le marin aime son pavillon.

Il faut toujours qu'on aime quelque chose,
De cette loi nul ne peut s'affranchir :
Le cœur humain jamais ne se repose,
A la nature il lui plait d'obéir.

BONAMY. Que me dites-vous là, ma sœur?

MADAME DUPONT. La vérité, mon cher frère!
A propos, monsieur Balandin n'a-t-il pas un
fils qui aura vingt ans quand Lucienne en
aura dix-huit?...

BONAMY. En effet, mais pourquoi...?

MADAME DUPONT. Ne faites-vous pas à Lu-
cienne une dot de cent cinquante mille
francs?

BONAMY. Sans doute, mais, je ne vois pas...

MADAME DUPONT, l'interrompant. Très-bien, mon
frère, voici Lucienne, allons causer au jar-
din.

ENSEMBLE.

AIR : *Robin des bois.*

MADAME DUPONT.

Ici, vraiment, tout me révèle
Le but caché du médecin;
Je saisis très-bien la ficelle
De l'affreux docteur Balandin.

BONAMY.

Mais ma sœur ici que dit-elle,
Contre ce pauvre Balandin?
Selon moi, c'est le vrai modèle
Du savant et du médecin.

(Ils sortent par le fond. Lucienne paraît à la porte de
droite, deuxième plan, étant toute rêveuse, et descend
en scène, sans parler.)

SCÈNE VI

LUCIENNE, un livre à la main; rêveuse. Mes rêves
sont les instincts de mon cœur. Bonne chère
tante! comme je me trouve changée depuis
son retour.... et comme je goûte encore
mieux ce que mon vieux livre!... (Elle lit.)
« Alors le prince, quittant l'enveloppe gros-
sière qui cachait ses nobles traits et son
élégante stature, mit un genou en terre, et
dit à la jeune éperdue : Vous qui m'avez se-
couru quand tous m'abandonnaient; vous
qui m'avez aimé, malgré ma pauvreté et
ma laideur apparente, soyez mon épouse....
Je vous aime... » (Elle rêve, quelques instants de si-
lence.) Je vous aime!... comme ce mot est
doux à prononcer... mais qui donc chantait
ce matin dans le bosquet? (Elle fredonne.) Voici
la saison des amours. (A la fin de sa rêverie, elle se
tourne à droite, Roger entrant du fond.)

SCÈNE VII

LUCIENNE, ROGER, contrefait.

ROGER, s'avancant timidement. Excusez-moi, ma-
demoiselle, si je prends la liberté de venir
vous offrir ce bouquet.

LUCIENNE, à part. Ah! le nouveau jardinier...
Oh! mon Dieu! il est aussi laid que les au-
tres. (Elle dépose son livre sur la chaise, à droite. Haut.)
Merci, mon ami, merci. (Elle prend le livre.)

ROGER, à part. Jolie!... comme elle le pro-
mettait à dix ans.

LUCIENNE. C'est vous qui remplacez Benoit
au jardin?

ROGER. Oui, mademoiselle, et je bénis le
ciel de ce que monsieur votre père m'a
trouvé assez disgracié de la nature pour pou-
voir entrer à son service. (Avec un soupir.) Ça
sert quelquefois d'être contrefait.

LUCIENNE, à part. Pauvre garçon. (Haut.) Mais
vous auriez pu trouver une autre maison.

ROGER. Je n'aurais peut-être pas trouvé un
aussi bon maître et une si bonne et si gra-
cieuse demoiselle.

LUCIENNE, à part. C'est singulier, comme ce
garçon s'exprime bien!

ROGER, à part. Mon cœur bat en la revoyant.

LUCIENNE, avec intérêt. Vous allez faire un mé-
tier bien dur; vous ne paraissez pas fort, et
le jardinage c'est bien fatigant?...

ROGER. Oh! mademoiselle! ce n'est pas dur
de vivre au milieu du parfum des roses et
des jasmains, sous le beau ciel du bon Dieu!
Cela vaut mieux que d'être enfermé tout le
jour dans des ateliers, sans air et sans so-
leil! Allez, mademoiselle, il y en a de plus
à plaindre que moi.

LUCIENNE, *vivement*. Mais vous vous plaisez donc dans votre position ?

ROGER, *souriant*. Oui, mademoiselle, bonne ou mauvaise, du reste, chacun s'habitue à sa situation ; car tout mal, ici-bas, est atténué par un bien, et tout bien qui s'étale au soleil est compensé par un mal qu'on ne voit pas.

LUCIENNE, *à part*. Ce langage... (*Haut.*) Ainsi vous êtes heureux ?

ROGER. Certainement, mademoiselle ; le principal dans la vie, voyez-vous, c'est de savoir jouir des biens que Dieu a mis dans notre existence, et de savoir en supporter le côté fâcheux. Les animaux en savent plus long que nous là-dessus, tous sont contents de ce que la nature leur a donné, du lit qu'elle leur a préparé dans l'herbe des bois, du toit qu'elle leur a fait avec l'azur du ciel ; aussi...

AIR : *Madame Garcins.*

Quand le soleil sur la plaine rayonne,
L'oiseau des bois gazouille son doux chant ;
Dans son buisson l'insecte vert bourdonne,
Et le poisson se joue en son étang.
Vienné à tomber une averse subite,
Sans murmurer du contre-temps, soudain
Chacun gagnant son asile au plus vite,
S'endort jusqu'au soleil du lendemain. (*Bis.*)

LUCIENNE, *avec émotion*. Mais je n'ai jamais entendu parler ainsi ! (*vivement.*) C'est vous qui chantiez tout à l'heure dans le bosquet !... j'en suis sûre. Où avez-vous donc appris tout cela ?...

ROGER. Les alouettes des champs, mademoiselle, chantent bien sans avoir eu de maîtres. Je ne suis qu'un pauvre jardinier, et je n'ai jamais eu d'autre livre que celui de la nature.

LUCIENNE, *à part*. Tout comme moi. (*Haut.*) Savez-vous ce que c'est qu'un poète ?

ROGER. Oui, mademoiselle.

LUCIENNE. Eh bien, il me semble à moi qu'un poète, c'est celui qui sait comprendre ce beau livre.

ROGER, *à part*. La charmante enfant !

LUCIENNE, *souriant*. Ce n'est pas tout à fait la définition qu'en donne mon père.

ROGER. Je gagerais que la vôtre est plus exacte.

LUCIENNE, *souriant*. Qu'en savez-vous ?

ROGER. Oh ! j'en suis sûr !...

LUCIENNE. Eh bien, je crois que vous êtes poète.

ROGER, *à part*. Que j'ai de peine à me contenir. (*Haut.*) Vous vous moquez d'un pauvre homme contrefait... voyez ma tournure.

LUCIENNE, *indiquant les tableaux*. Regardez ce portrait, c'est celui d'Ésope ; il est bossu et n'a pas taille humaine ; pourtant c'était un homme d'élite, à ce que dit mon père.

ROGER, *à part*. Quelle grâce !...

LUCIENNE, *gracieusement*. De plus, il était jardinier... comme vous.

ROGER, *à part*. Je n'y tiens plus ; je vais tout lui dire... Ah ! quelqu'un, je me sauve. (*Il se dirige vers la porte ; Benoit entre.*)

SCÈNE VIII

LUCIENNE, BENOIT.

BENOIT, *à Roger qui sort*. Vous avez mis le temps à offrir votre bouquet à mademoiselle... vous y avez mis le temps... N'oubliez pas les plates-bandes du fond, ne les oubliez pas. (*Roger sort.*)

LUCIENNE. Comme tu lui parles, Benoit, à ce pauvre garçon.

BENOIT. Je lui dis de ne pas oublier les plates-bandes du fond, mademoiselle... c'est certain.

LUCIENNE. Oh ! mais d'un ton...

BENOIT, *étonné*. Comment, mademoiselle ?

LUCIENNE. Dis-moi, Benoit ? (*À part.*) Je ne sais comment lui dire. (*Haut.*) Sais-tu chanter ? BENOIT, *riant*. Eh ! eh ! mademoiselle veut rire.

LUCIENNE. Mais, non, je t'assure. (*À part.*) Il faut que je voie si ça me produira le même effet. (*Haut.*) Chante une chanson.

BENOIT, *riant*. Oh ! oh ! j'ai chanté quelquefois dans mon jeune temps ; mais dame ! aujourd'hui la voix est rouillée... c'est certain !...

LUCIENNE. Ça ne fait rien, chante-moi quelque chose.

BENOIT. Puisque vous le voulez. (*Il chante.*)

AIR : *Campagnard.*

L'avez-vous pas connu,
Lustucru ?

L'avez-vous pas connu ?

Il naquit en Bourgogne,

Et tant qu'il a vécu

Il s'est rougi la trogne

Avec le vin du cru.

C'est un fameux luron,

Ce garçon,

C'est un fameux luron.

Il a belle tournure,

Le corps ben dessiné,

Et madame Nature

Pour l'amour l'a fourmé.

LUCIENNE, *à part*. C'est singulier, ce n'est pas

du tout la même chose. (Haut.) Merci, Benoît...

BENOÎT, sortant. Qu'est-ce qui lui prend à notre demoiselle? Cette idée de me faire chanter! Elle a un hanneton, c'est certain! (Fausse sortie.)

LUCIENNE, le rappelant. Benoît!

BENOÎT, revenant. Mademoiselle!

LUCIENNE. Dis-moi... tu as été jeune?

BENOÎT. Mais, oui... mais, oui... Il y a longtemps, par exemple! il y a longtemps.

LUCIENNE. Et... écoute, mon vieux Benoît... as-tu été... amoureux?

BENOÎT, pudiquement. Moi?... Ah! mademoiselle!...

LUCIENNE. Réponds-moi, je t'en prie... as-tu été amoureux?...

BENOÎT, avec effort. Eh bien!..., oui, mademoiselle.

LUCIENNE, vivement. Ah!...

BENOÎT, avec un soupir. Oui, mademoiselle!

LUCIENNE. Et... quel effet ça te produisait-il?...

BENOÎT, effrayé. Comment, mademoiselle! vous voulez que...?

LUCIENNE, avec instance. Je t'en prie!...

BENOÎT. Eh bien... voyez-vous... autant qu'il m'en souviende, ça me rendait... tout chose.

LUCIENNE. Ah!

BENOÎT. J'en perdais le boire et le manger.

LUCIENNE, vivement. Et puis?

BENOÎT. Et puis je maigrissais à vue d'œil, et mes effets me devenaient trop grands.

LUCIENNE. Et puis?

BENOÎT. Eh puis... je baillais aux corneilles toute la journée'... mon ouvrage en souffrait. Je rêvassais en plein soleil au lieu d'arroser mes plates-bandes, et je songeais à Perrinette au lieu de sarcler mes pommes de terre.

LUCIENNE, avec impatience. Et puis?

BENOÎT. Et puis... ça me donnait des distractions, et ça me faisait faire des bêtises... Mon Bourgeois m'appelait feignant et idiot, et il finit par me flanquer à la porte, un jour que j'avais planté des artichauts la tête la première, et que j'avais semé des carottes sous les cloches à melons.

LUCIENNE, désappointée. Et voilà tout?...

BENOÎT. Ah! dame, j'étais un gaillard... moi!...

AIR : D'Oray.

Au temps de la jeunesse,
Lorsque j'étais leste et fringant,
Ma jambe avec souplesse
Répondissait sous mon bas blanc,

Quand elle était pincée;
Ma taill', mamzell', c'était un jonc!
Elle est bien engraisée,
Et je n' suis plus qu'un vieux barbon!
Coulez! coulez, mes larmes,
A ce doux souvenir;
Pour mon cœur plein de charmes,
Hélas! pourquoi vieillir?

LUCIENNE, à part. Décidément ça n'est pas la même chose. (Haut.) Merci, Benoît.

BENOÎT, à part. Mais qu'est-ce qui lui prend donc comme ça, qu'est-ce qui lui prend donc comme ça, à notre demoiselle?... elle a un hanneton... c'est certain... (Il sort en frédonnant son air : par le fond.)

SCÈNE IX

LUCIENNE, seule. C'était bien la peine que Benoît vint interrompre le jeune homme!... il parlait si bien!... et sa figure s'animait... c'est qu'il n'était pas laid du tout... il m'y a que sa taille... quel dommage!... tant d'esprit... et si... (On entend Roger chanter.) Encore sa voix! mais mon Dieu! il me semble que cette chanson m'apporte comme un vague parfum d'autrefois!... quel souvenir! je ne me trompe pas! oui c'est bien cela; c'est mon petit Roger qui me chantait cet air! quand nous revenions tous les deux, le soir, après la journée des moissonneurs. (On entend Roger chanter.) Mais c'est la voix de Roger. (Roger venant du fond. Figure naturelle.)

ENSEMBLE.

AIR : D'Oray.

O mes premières amours!
Tout à mon cœur vous rappelle;
Il se souviendra toujours,
Et sera toujours fidèle.

LUCIENNE. Quel bonheur de te revoir! mais ce déguisement...-

ROGER. Était nécessaire; mon domestique, que j'avais envoyé ici s'offrir comme jardinier, m'avait tout appris. Je savais que pour s'introduire dans la maison, il fallait...

LUCIENNE, riant. C'est vrai... ce pauvre père... mais qu'es-tu devenu, mon Roger, depuis si longtemps? qu'as-tu fait loin de moi? Oh! j'ai bien pleuré, moi, va!

ROGER. Moi, je ne t'ai pas oubliée un instant, je pensais à toi, ma Lucienne! toujours à toi!

LUCIENNE. Bien vrai?...

ROGER. Chère Lucienne! tu te souviens donc que j'étais ton petit mari?

LUCIENNE. Et moi ta petite femme?

ROGER. Les voilà revenus! des beaux jours, car nous ne nous quitterons plus maintenant!

LUCIENNE. Plus jamais, mon Roger!

ROGER. Mais j'y songe, et ton père?

LUCIENNE, elle monte, Roger passe au premier plan. Oh! viens! nous allons tout lui dire.

ROGER. Y penses-tu?

LUCIENNE, réfléchissant. C'est juste, lui qui m'avait tant dit que tous les hommes. (Riant.) Dis donc, Roger, quand il te verra! mais n'importe! il m'aime bien aussi, lui! d'ailleurs j'ai mon idée.

ROGER, inquiet. Comment? que veux-tu faire?

LUCIENNE. Chut!.. je l'entends avec ma tante, allons, monsieur! reprenez, pour un instant votre difformité et tenez-vous un peu à l'écart...

ROGER. Mais...

LUCIENNE, le doigt sur la bouche. Chut! j'ai mon idée!...

ENSEMBLE. →

AIR : *D'Oray.*

Què le jardinier, de son sort content,

D'Espèr aussitôt, bien obéissant,

Reprenne l'aspect, la triste tournure,

Vite! allons; monsieur, et point de murmure,

C'est pour un instant. (Bis.)

(Elle le conduit. Il entre à gauche, deuxième plan.)

SCÈNE X

LUCIENNE, BONAMY, M^{me} DUPONT.

BONAMY, l'air embarrassé; entrant du fond. Eh bien, ma chère Lucienne, te voilà... je te cherchais.

LUCIENNE. Pourquoi, père?

BONAMY, de même. Pour te... hum! hum! pour... (A part.) Du diable si je sais que lui dire.

MADAME DUPONT. Tu as l'air bien rêveur, mon enfant?

BONAMY. Oui, au fait! Pourquoi as-tu cet air rêveur?

LUCIENNE, soupirant. Ah! père!... je n'ose le dire.

MADAME DUPONT. L'entendez-vous, cette chère petite?

BONAMY. Comment? tu n'oses le dire?

MADAME DUPONT. Pourquoi, mon enfant?

LUCIENNE. Dame... ma tante! je ne sais si je dois... Ah! tant pis! Eh bien, mon père! eh bien, ma tante! je suis...

BONAMY et MADAME DUPONT, ensemble. Tu es?...

LUCIENNE, avec vivacité. Je suis amoureuse!...

BONAMY, effaré. Hein!...

MADAME DUPONT. Ah! que vous disais-je, mon frère?

BONAMY. Mais ce n'est pas possible; elle se

connaît personne. Lucienne! c'est pour plaisanter que tu dis cela?

LUCIENNE. Non, père, je t'assure.

BONAMY. Je te dis que si!

MADAME DUPONT. Voyons, mon frère; n'allez-vous pas recommencer? (A Lucienne.) Et de qui, mon enfant, es-tu amoureuse?

BONAMY, avec vivacité. Oui, de qui?

LUCIENNE. De...

BONAMY. De?

LUCIENNE, vivement. De... votre nouveau jardinier!

BONAMY. Horreur!... qu'entends-je?

MADAME DUPONT. Ah! mon Dieu!

BONAMY. Mais c'est impossible!

MADAME DUPONT. Tu veux rire, Lucienne! un jardinier...

BONAMY. Laid et contrefait.

LUCIENNE, avec naïveté. Mais, puisque tous les hommes sont ainsi; c'est vous qui me l'avez dit, père?

MADAME DUPONT, à Bonamy. Voilà les fruits de votre joli système.

BONAMY. Hélas! mon Dieu!

MADAME DUPONT. Voyons, mon enfant! sois franche et dis-nous...

LUCIENNE. Je vous assure, ma tante, que je vous ai dit la vérité.

BONAMY, appelant. Benoit!... Ah! voici le jardinier! (Roger entre contrefait.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, ROGER, BENOIT.

BENOIT. Avancez, jeune homme, avancez; votre récit m'a ému: ça m'a rappelé Perrinette!...

BONAMY. Regarde, ma fille... l'homme dont... l'homme que... je n'ose achever.

ROGER, à part. Ah! je sais! Charmante Lucienne!

MADAME DUPONT. Le fait est, ma pauvre petite, que tu n'as qu'à ouvrir les yeux pour te guérir...

BENOIT, à part. Oui... oui... eh bien, qu'elle les ouvre!

LUCIENNE. J'ai beau les ouvrir, ma tante, je ne me guéris pas.

BONAMY. Mais, malheureuse enfant, vois donc cette bosse!

LUCIENNE. Eh bien, mon père?

BONAMY. La bosse est le tombeau de l'amour!

LUCIENNE. Je ne trouve pas, moi.

BENOIT, à part. J'ai bien aimé Perrinette, moi, et pourtant elle était guérie!...

BONAMY. Ce physique! cette tournure! et puis... je ne suis pas fier; mais, enfin, Lucienne! c'est un jardinier.

MADAME DUPONT. Songe, donc, Lucienne, un jardinier!

BENOÎT, à part. De quoi!... Aimeraient-ils mieux un marchand de vin?

LUCIENNE. De sorte, mon père, que... s'il n'était pas jardinier, s'il n'avait pas de bosse...?

BONAMY. Ah! si, si, si! Eh bien, après?...

LUCIENNE. C'est qu'on m'a dit, mon père, que vous ne vouliez pas me marier.

BONAMY, troublé. Par exemple! jamais je n'ai eu l'idée... (Pendant ce jeu de scène, Roger sort tout doucement par la gauche; Benoît le suit, et vient au premier plan.)

LUCIENNE, malicieusement. De me forcer à rester fille?

BONAMY, passant, à madame Dupont. NON, sans doute. (A madame Dupont.) C'est vous, ma sœur, qui lui avez révélé...?

MADAME DUPONT. Rien, je vous assure.

LUCIENNE, lentement. Ainsi, vous me le promettez, s'il se présentait un jeune homme de bonne famille, de notre société... bien fait de sa personne, bien distingué... bien..

BONAMY. Oh! pardieu! ce serait différent!

LUCIENNE, le regardant en face. Et alors...?

BONAMY, haussant les épaules. Alors, alors, pardieu! je consentirais à tout... Mais à quoi bon?...

LUCIENNE. Et vous nous marieriez?

BONAMY. Sur-le-champ...

MADAME DUPONT. Où veut-elle en venir? (Musique en sourdine.)

LUCIENNE. Ainsi! si comme les bonnes fées des contes de Perrault, je changeais tout d'un coup la laideur de ce garçon en beauté, son humble état de jardinier en une position qui le rapprochât de moi; si, enfin, je le métamorphosais d'un signe de ma main... vous me jurez qu'il serait mon époux?

MADAME DUPONT. Que signifie?...

BONAMY, ébahi. Je te le jure, mon enfant! Mais encore une fois, à quoi bon?... (Roger s'est avancé peu à peu. Lucienne le prend par la main et le présente à Bonamy.)

LUCIENNE. Mariez-nous donc, mon père; car voilà la métamorphose opérée!

BONAMY. Que vois-je?

MADAME DUPONT. Roger!...

ROGER. Eh! oui, c'est moi!

BONAMY, allant à lui. Mon cher Roger!

MADAME DUPONT, à Lucienne. Oh! la petite rusée!

BONAMY. Mais ce déguisement?

LUCIENNE, souriant. Chut! vous savez bien qu'on ne pouvait pas faire autrement.

BONAMY, soupirant. Ah! c'est juste. (A Roger.) Eh bien, voyons, tu veux donc l'épouser?

LUCIENNE, souriant. Oh! mon père!

BENOÎT. Parbleu! c'est certain.

MADAME DUPONT, riant. Voyez-vous, la petite innocente!

BONAMY, à Roger. Sais-tu que tu es devenu bel homme, mon enfant?

LUCIENNE, avec malice. Il est pourtant né depuis la rév...

BONAMY, la menaçant du doigt. Voulez-vous bien vous taire, mademoiselle?

ROGER, avec bonheur. Oh! c'est un songe!

MADAME DUPONT. C'est mieux que cela, mon cher Roger: c'est une réalité!

BENOÎT, tirant son mouchoir et se mouchant bruyamment. Pauvre Perrinette!... je l'ai bien aimée aussi!... moi!...

BONAMY. Et la peinture?

ROGER. Oh! j'ai travaillé; vous verrez!

LUCIENNE, avec malice. Est-ce que le ciel de tes tableaux est couleur de papier à pain de sucre?

ROGER, riant. Pas tout à fait; pourquoi?

LUCIENNE, soupirant. C'est que mon père...

BONAMY. Voulez-vous bien vous taire, vilaine enfant! (Allant à madame Dupont.) Dites-moi, ma sœur? Que pensez-vous du docteur Balandin?

BENOÎT, à part. Un intrigant.

MADAME DUPONT. Je pense qu'il obéit à la conformation de son nez.

BONAMY. C'est manquer à tous les devoirs du médecin!

MADAME DUPONT. C'est remplir ceux d'un bon père...

BONAMY. Ceci prouve, voyez-vous, qu'il ne faut jamais avoir une confiance illimitée...

MADAME DUPONT. Du tout.

BONAMY. Comment?

MADAME DUPONT. Ceci prouve tout simplement que la nature défie toute la faculté, et que le plus habile n'est qu'un niais auprès des seize ans d'une jeune fille...

BENOÎT. C'est certain.

LUCIENNE, au public.

AIR : *Nous n'avons plus ces bosquets de lauriers.*

Enfin! messieurs, je vois clair dans mon cœur, Et je comprends maintenant mon vieux livre, Du mariage aussi je n'ai plus peur.

C'est d'aujourd'hui que je commence à vivre;

Pour mon erreur, ah! soyez indulgents:

Vous connaissez les leçons de mon père...

Moi, qui croyais tous les hommes méchants:

Ce soir, prouvez-moi le contraire. (Bis.)

FIN